

*Year of the Dragon* (1985)

# L'Amérique à bout de souffle

Pierre-Alain Moëllic

**Renâitre en filmant le chaos. Après cinq ans d'un silence forcé par le naufrage d'*Heaven's Gate* (*La Porte du Paradis*, 1980), Michael Cimino poursuit son œuvre, guidé par une vision complexe, ambiguë et sensible de l'Amérique. Une vision d'une ampleur digne des grands romans américains de Faulkner à DeLillo mais qu'Hollywood – ses codes, son système, ses genres – a tant de mal à intégrer. Ample, mélancolique, sauvage et intime, *Year of the Dragon* (*L'Année du Dragon*, 1985) est un grand bloc de noirceur dans une Amérique au bord du chaos ainsi qu'une remarquable réussite formelle dont la figure centrale, le capitaine Stanley White (Mickey Rourke), héros improbable et littéralement hors norme dans le cinéma américain des années 80, focalisera les dernières attaques contre le *maverick* Cimino.**

## Cimino/Hollywood, deuxième round

Les années 70 furent pour le cinéma américain une sorte de parenthèse enchantée et révoltée durant laquelle une armée de cinéastes tentèrent d'enterrer pour de bon les modèles esthétiques et thématiques d'Hollywood et créèrent ainsi ce que l'on nomma le Nouvel Hollywood. Au centre autant qu'à la marge de cette rébellion se trouvait l'enfant prodige du cinéma américain : Michael Cimino. On le sait, l'œuvre de l'Américain est portée par deux films majeurs : l'un, *The Deer Hunter* (*Voyage au bout de l'enfer*, 1978), fut le film paroxysmique de cette décennie ; l'autre, *Heaven's Gate* (*La Porte du Paradis*, 1980), en fut le testament spectaculaire. Ce qui coula Cimino fut son désir de faire des films plus grands qu'Hollywood, l'Ancien comme le Nouveau. Or, si Hollywood aime tous ses enfants, les simples faiseurs autant que les génies, la machine à rêves reste sans pitié pour les *mavericks*<sup>1</sup>. Cimino ne trouva jamais sa place dans un système pourtant en plein bouleversement et sa mise à la marge après l'échec d'*Heaven's Gate* (et ses lourdes conséquences sur le fonctionnement d'Hollywood) fut l'histoire d'une réaction de rejet envers un artiste dont l'ambition ne pouvait tout simplement pas s'accommoder de la grande taxinomie du cinéma américain qui, maltraitée et remise en cause durant cette décennie, allait renâitre au cours des années 80, transfusée par une triste esthétique télévisuelle et publicitaire (les fameux *pop-corn movies*).

Aussi, en 1984 quand Cimino annonça son intention de réaliser *Year of the Dragon*, un film policier en plein Chinatown, beaucoup parlèrent de rachat et d'une tentative de rentrer dans le rang même si l'on doute que l'Américain ait eu, à un moment ou à un autre, le sentiment d'être fautif de quoique ce soit. Le film fut accueilli d'un cortège prévisible de scandales qui éclipsa sa profonde originalité et ses réussites. Il est bien entendu difficile de considérer *Year of the Dragon* comme l'égal de *The Deer Hunter* ou d'*Heaven's Gate*<sup>2</sup>, l'ampleur du style de Cimino (cette complexité et cette sensibilité toute impressionniste ponctuées de fulgurances baroques et lyriques, de répétition de signes et de grandes structures formelles) s'étant quelque peu diluée dans une approche plus directe, frontale voire parfois simpliste. Mais, *Year of the Dragon* n'est pas un *film contrarié* entre les codes rigides d'un genre et la vision sans limite d'un artiste. Car Cimino et son co-scénariste (Oliver Stone) surent apporter et infuser une énergie et une ampleur peu communes pour un film de genre américain de cette époque. La tuerie au restaurant, le meurtre de Connie (Caroline Kava) et surtout l'impressionnante séquence dans la jungle qui offre soudainement un regard globalisant sur le trafic de drogue, sont autant de scènes prouvant que l'immense talent de Cimino n'avait pas été que l'histoire d'une décennie de révolte.

La grandeur du cinéma américain se trouve dans cette prodigieuse capacité à représenter ses mythes ou plutôt à « *bricoler avec des mythes en morceaux* », comme le disait Serge Daney<sup>3</sup>, dans une incroyable panoplie de genres dont deux des joyaux furent le western et le *musical*. Pour Cimino, qui est un artiste américain autant au sens du cinéma que de la littérature, tout comme une poignée de cinéastes issus du Nouvel Hollywood, ces genres furent une source d'inspiration infinie et un carcan bien trop étroit. En apparence donc, Cimino est ce fascinant paradoxe (mélange détonant de Welles, Ford et Peckinpah), tant il semble porter peu d'attention aux genres alors même que ses films, grandioses dans leur façon de déborder des limites, naissent tous dans des cadres bien précis : film de guerre, western, thriller, *road movie*, *biopic*. La grande et passionnante singularité de *Year of the Dragon* est que relativement au genre source (ici le policier), Cimino ne vise plus le dépassement, le débordement des limites (il n'en a plus les moyens) mais plutôt l'extrême condensation, la densité thématique et stylistique. Qu'importent les barrières et la réduction d'un espace artistique qu'il avait connu si vaste cinq ans auparavant, Cimino a toujours autant à dire et à montrer.

### « Américain » : une énigme

Plus que pour tout autre cinéaste de sa génération, la dénomination *cinéaste américain* a pour Cimino toute sa signification, toute sa valeur. D'abord parce que Cimino a – à proprement parler – une véritable vision de l'Amérique, une vision torturée, mêlée de fascinations et de doutes. Ensuite pour la démesure qui caractérise le cinéaste, son ambition, son ego. Le vaste projet de Cimino est d'affronter cette vision, non pas comme un philosophe, encore moins comme un historien (ce qu'on lui reprocha suffisamment pour *Heaven's Gate*) mais *uniquement* comme un cinéaste, c'est à dire à hauteur d'homme. *Year of the Dragon* est ainsi une étape importante dans une oeuvre hantée, on pourrait dire habitée par la question de l'Amérique. Cette énigme n'est pas tant « Qu'est-ce que l'Amérique ? », question bien trop vaste pour un cinéaste qui n'a cessé d'injecter de l'intime dans l'Histoire et vice-versa, et qui ne peut donc questionner son pays qu'à travers son peuple. Au cœur du film : l'Américain. Pour Cimino, un mystère, un concept insaisissable mais fascinant dont il éclaire les multiples visages à travers une galerie de personnages torturés.

Dans *Year of the Dragon*, l'Américain est avant tout un être déchiré entre sa propre culture, son origine et son désir d'appartenir à l'unité américaine (ses symboles, ses règles, sa justice). De cette fracture, Cimino focalise les traumatismes faits à la mémoire et à l'Histoire. Car, autant l'Américain de *Year of the Dragon* s'attache à l'Histoire de sa patrie d'origine, aussi lointaine soit-elle (les nombreuses références à l'histoire millénaire de la Chine), autant il s'efforce de tourner la page d'une horreur tout juste passée : le Vietnam. Le personnage de Stanley White agit comme un miroir grossissant : lui, ne cessant de répéter qu'il est « *le flic le plus décoré de New York* », le garant de la loi, de l'unité de la ville et d'une certaine façon de l'Amérique toute entière, lui le polack face aux Chinois et leurs coutumes, aux Italiens et leurs codes, lui l'ancien du Vietnam qui contemple un pays ne cessant de vouloir ignorer ce spectre traumatisant alors qu'il y aurait tant à apprendre. Héroïque, raciste, juste, fou, incorruptible, violent, White, à travers sa lutte acharnée et chaotique contre une corruption quasi institutionnalisée, combat la disparition de l'idée même d'un modèle de nation construit sur du rêve, sur une utopie humaniste qui ne tient plus la route, qui se déchire par les mécanismes mêmes qui l'ont vu naître.

L'opposition entre White et son ami et supérieur Louis Bukowski (Raymond J. Barry) est fortement symbolique de cette Amérique déchirée. Louis est un personnage de l'attente, du compromis (« *On a fait un pacte avec les Chinois,*